Le docteur Jean-Jacques Châtelain : collaborateur du grand Haller

Autor(en): **Imer, Florian**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **50 (1946)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684916

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

FLORIAN IMER

Le Docteur Jean-Jacques Châtelain

collaborateur du grand Haller

Albert de Haller

Faut-il s'étonner d'apprendre qu'à côté de ses nombreux correspondants jurassiens (1) — Abraham Gagnebin, de la Ferrière, les pasteurs Georges-Louis Liomin, de Péry et Bénédict Grède, de St-Imier, le baron Nicolas Heilmann de Ronchatel, Frédéric-Salomon Scholl et le docteur Neuhaus, de Bienne — Albert de Haller ait eu à La Neuveville, en la personne du docteur Jean-Jacques Châtelain, un collaborateur précieux ? Non, car, depuis que les Bernois, en 1367, après un siège inefficace de la petite cité forte du prince-évêque de Bâle, eurent appris à leurs dépens la bravoure et la vaillance de leurs futurs combourgeois, la bourgade neuvevilloise, tout au long de son histoire, resta en relations constantes avec Berne, tant par le militaire et la politique que par le commerce, les sciences, les arts et les liens de société.

En voulez-vous des preuves ?

Une lettre originale de Nicolas Manuel Deutsch, alors bailli de Cerlier, est conservée aux archives de La Neuveville, dans une des liasses contenant la correspondance reçue de Leurs Excellences. La fière calligraphie de ce document précieux, suivie d'une signature artistique, plaide en faveur des pêcheurs de Locraz. Leurs nasses attiraient trop facilement, quand elles étaient pleines de poissons, la convoitise de certains riverains d'en face.

Le portraitiste Emmanuel Handmann, avant de devenir célèbre dans la ville des bords de l'Aar, — où il fit, entre autres, un excellent portrait du grand Haller, — quittait en 1739 Schaffhouse, où il avait débuté comme peintre, pour aller perfectionner son talent naissant à Paris. En cours de route, il s'arrêta assez longtemps à La Neuveville pour y peindre une demi-douzaine de ses notabilités. (2)

Jean-Jacques Châtelain était encore trop jeune à cette époque, — il n'avait que trois ans, — pour faire immortaliser par cet artiste ses traits et son geste familier, mais ses devanciers dans la carrière médicale, Vincent Ballif, Sigismond Petitmaître (3) et Barthelémy Himely, (4) ne manquèrent pas cette aubaine. Du reste, s'il l'avait bien voulu, Châtelain aurait

trouvé, à l'âge mûr, mainte occasion de se faire peindre ; d'autres portraitistes de passage à La Neuveville y rencontrèrent à plusieurs reprises une jolie clientèle. (5) Admettons donc qu'il n'eut point cette vanité, déplorons-le aussi, car ses traits physiques se sont évanouis avec lui, quand on l'ensevelit au cimetière de sa ville natale, vieux célibataire de 86 ans, le 2 mars 1822, « mort de vieillesse, des suites d'une chute, le 27 février ». (6) Par quel hasard la correspondance qu'il reçut d'Albert de Haller et de certaines personnalités du monde des sciences est-elle venue compléter les collections de paperasse du doyen Bridel ? Mystère ! Du moins ces lettres, acquises par la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne, nous renseignent-elles sur la personne du docteur Châtelain. (7)

Elevé à La Neuveville, Jean-Jacques Châtelain fait ses études de médecine et de science naturelle à Bâle. Dans cette ville, il se lie d'amitié avec le professeur d'Annone, collectionneur de monnaies et de curiosités naturelles, puis avec un jeune médecin et botaniste, Werner de La Chenal, qu'il accompagnera plus tard dans les Alpes, comme nous le verrons, pour y accomplir une exploration herboristique organisée par Albert de Haller. En 1758, il quitte Bâle où il s'est attaché bien des amis par son esprit ouvert et son intérêt marqué pour l'histoire naturelle ; il va poursuivre son éducation médicale à Montpellier où l'accompagne son condisciple et combourgeois Petitmaître. Dans une lettre adressée à son collègue et ami neuvevillois, Barthelémy Himely, il fait la description de Montpellier, où il a pu goûter plus qu'à Bâle, les agréments de la société, car la différence de genre et de caractère est grande entre une ville française aussi peuplée et le génie bâlois. La tenue des Etats de la Province lui fait rencontrer beaucoup de beau monde ; on ne voit pas partout ni tous les jours défiler 18 archevêques et évêques « un charmant chapelet de mitres et de crosses ». On peut parcourir toute l'Allemagne sans trouver pareille procession sur son chemin.

Une promenade au port de la ville lui donne le ravissant coup d'œil de la mer. Il ramasse des coquillages, mais n'en trouve que de fort communs. Il collectionne des poissons de mer dans les environs et les prépare, pour les conserver, de la même façon que son maître le docteur d'Annone le faisait pour les poissons du Rhin. Dans une lettre du 9 mai 1758, son ancien professeur de Bâle le prie de les préparer « in duplo », de lui faire parvenir un exemplaire de chaque espèce et d'y ajouter quelque autre pièce d'histoire naturelle par le canal d'un mar-

chand de Montpellier. Il lui offre en retour de lui faire tenir diverses espèces de pétrifications et une collection de poissons du Rhin desséchés ; il ajoute qu'il saisira les occasions de se louer publiquement de sa complaisance. Il précise : « Si la Torpille et la Zygaena se trouvent dans ces mers ce seroit de ceux que je souhaiterois surtout. Pour ce qui regarde les Fossiles et les Pétrifications, outre beaucoup d'endroits du Languedoc qui en sont fertiles, on en doit trouver (suivant le rapport de Monsieur d'Argenville dans l'Oryctologie) partout bien des espèces dans les carrières du village de Bontonnet près de Montpellier. Près du village de St-Jean de Vedas, la roche doit être toute remplie de Madrepores, de Coralloïdes, de Rétépores et de Cancres pétrifiés, de ces derniers surtout je serais charmé de posséder quelque bel exemplaire, de même que de ces Nautilles inconnus, un peu courbés en forme de cornet de papier, canelés comme par étages et remplis de cloisons, qui se trouvent auprès du petit Pont du bois dit Bousquerasse, à une lieue du château de Font-Couverte, suivant le même livre, lequel si vous voudrez le consulter, vous indiquera encore un grand nombre d'autres endroits. »

Après avoir encore visité le cabinet du naturaliste de Vaugelas avec son compagnon Petitmaître, notre jeune licencié se rend à Paris pour y poursuivre ses études et ses recherches. Il y rencontre un ami neuchâtelois qu'il avait connu à Bâle, Montmollin, neveu du pasteur Osterwald, et un parent neuvevillois Racle. Suivant le conseil du docteur Himely, il va voir un savant naturaliste espagnol, nommé Davila, qui doit avoir un cabinet très précieux, car il a fait le voyage en Suisse uniquement pour y voir les collections d'histoire naturelle. Le pasteur Bertrand de Berne et le naturaliste Bavière ne sont cependant rien moins que contents de ce Davila. Ils lui ont donné, lors de son passage, des pièces fort curieuses, qui lui faisaient envie, à la condition de recevoir en échange d'autres morceaux qui leur manquaient, mais il n'en a rien fait ou n'a envoyé que des misères et du plus commun. Lors de sa visite chez les frères Gagnebin, à La Ferrière, ce savant mais peu scrupuleux collectionneur n'aurait pas fait la guerre à l'œil ; il leur aurait escamoté la belle étoile pétrifiée de leur cabinet, pièce unique en son genre. Voilà comment la passion nous domine : « Trahit sua quemque voluptas ». (8)

C'est aussi à Paris que Châtelain fait la connaissance de Robert de Limbourg, professeur au collège liégois de Rome. Cet érudit écrit à son jeune ami, rentré à La Neuveville en

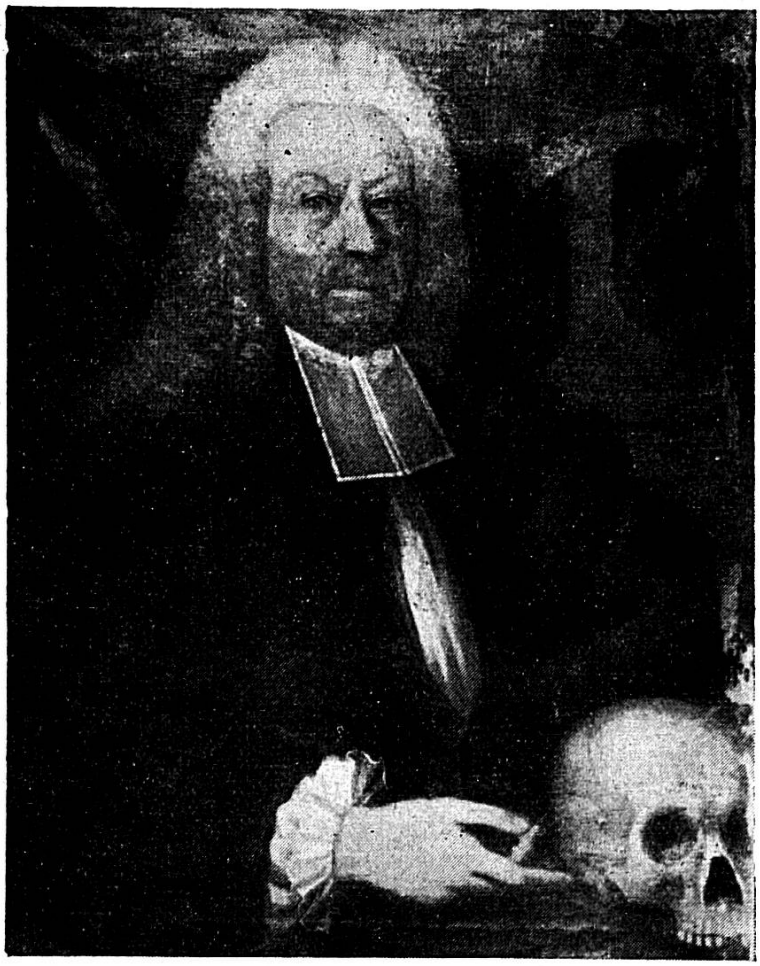
juillet 1759, pour lui recommander deux de ses élèves et compagnons d'étude, de jeunes seigneurs allemands manifestant un goût décidé pour les belles-lettres et la philosophie, mais surtout pour l'histoire naturelle, l'anatomie, la chimie et la botanique. Ce sont les barons de Berolsdingen, dont la famille réside à Constance. Leur père est directeur de la noblesse de Souabe et possède des biens dans le Brisgau et en Suisse « d'où ils font tirer des mines ». L'aîné est chanoine de l'Eglise catholique de Spire. A leur retour de Rome, vers la fin de l'été, ces deux jeunes gens s'arrêtent à La Neuveville, porteurs d'un message de leur maître, désireux de s'acquitter des devoirs de l'amitié en leur faisant faire la connaissance de Jean-Jacques Châtelain: « Je me flatte — écrit-il — que vous serés bien aise d'être en relation avec des personnes d'une naissance et d'un talent pour les sciences aussi distingués et qui très portées pour l'Histoire naturelle, dans laquelle j'ai beaucoup profité par leur conversation, ne regardent en vous que le mérite pour désirer de vous connaître. Si vous me conservez encore de votre estime, ainsi que j'ai lieu de le croire, vous vous informerés par eux du genre de mes études comme aussi des Merveilles de cette ancienne Capitale du Monde, où ils sont restés près d'un an. Ils remportent avec eux les graines de plus de 200 espèces de plantes, un herbier et une belle Collection de curiosités naturelles, qu'ils ont faits ici et dont ils pourront vous faire part. Outre l'éducation, la politesse et les nobles sentiments qui sont ordinairement le fruit d'une bonne naissance, vous reconnaîtrés d'abord leur grande disposition pour les sciences et qu'ils sont en état de faire de grandes choses par leur talent ».*

On voit combien Châtelain est apprécié de ses amis et dans le monde des savants. Sa réputation se répand, car il ne reste pas inactif. Son esprit toujours en éveil se sent attiré de plus en plus, selon le goût du jour, du côté de la botanique. Fraîchement revenu dans sa ville natale pour y pratiquer l'art de guérir, il y trouve plusieurs médecins plus âgés et plus expérimentés que lui. Ils ont pour eux la bonne clientèle. Ils lui laissent en partage de beaux loisirs qu'il occupe en complétant ses investigations de naturaliste. Si le doyen du corps médical, Vincent Ballif, maître bourgeois, a cessé de pratiquer, Himely, lui, est rentré d'un voyage à Londres, sain et sauf malgré les troubles de la guerre entre l'Angleterre et la France. Quant au docteur Sigismond Petitmaître, il se tourne résolument vers la politique, laissant à Châtelain le champ libre du côté des

* L'orthographe employée a été conservée.

sciences naturelles. Il ne pourra pourtant pas empêcher son cadet de suivre ses traces dans la magistrature de la cité. A son tour, Châtelain deviendra, comme lui, conseiller, puis maître-bourgeois. (9)

Pour l'instant, notre Esculape en herbe va à Berne étudier la collection de pétrifications et de coquillages du pasteur de



Vincent Ballif, maître-bourgeois, peint par E. Handmann en 1739

l'Eglise française, Bertrand, savant théologien et naturaliste à ses heures. Bertrand travaille à un dictionnaire lithologique fort commode pour les amateurs de cette partie de l'histoire naturelle. Sans doute a-t-il répété à Châtelain ce qu'il avait dit au docteur Himely au sujet de cet ouvrage : « qu'on y apprendroit dans les huit jours à qui demanderoit bien du tems et des peines pour être cherché dans les livres qu'on a sur cette matière et que ce qu'il avoit été 20 ans à apprendre on le sauroit dans une semaine. » Et Himely d'en conclure avec esprit

et bon sens : « Désormais on pourra être savant à peu de frais, grâce aux dictionnaires qu'on publie de tous côtés pour chaque partie des sciences, mais tout cela au reste ne fera que des savants très superficiels. » (10)

A Berne, Châtelain aurait bien aimé pouvoir être présenté à Albert de Haller. (11) Partout où il a passé, on lui a fait l'éloge du grand savant. Le roi Georges II tient ce dernier en si haute estime qu'il s'apprête à l'anoblir pour le remercier de ses éminents services et pour tâcher d'attirer à nouveau à Gœttingue, ce professeur de renom qui, malgré certains déboires politiques dans sa cité natale, décline pourtant de flatteurs appels des universités d'Oxford et d'Utrecht, de Frédéric II et même de la grande Catherine de Russie. Châtelain connaît la passion de Haller pour la botanique, il sait que le grand homme s'est intéressé à la flore de la région de Diesse puisqu'il s'est rendu sur son plateau, en 1731 et y est revenu en juin 1739, pour herboriser. Ainsi, en 1739, tandis que le peintre Handmann séjournait à La Neuveville, Albert de Haller, en compagnie de son ami et cousin Frédéric-Salomon Scholl, (12) avait passé par Macolin et la Montagne de Diesse jusqu'à Lignières, d'où ils étaient descendus sur Neuchâtel pour y rejoindre J. Antoine d'Ivernois chez qui ils firent la connaissance d'Abraham Gagnebin. L'excursion de ces quatre botanistes au Creux-du-Van fut le point de départ d'une solide amitié entre Haller et Gagnebin. Châtelain sait aussi que Haller, très absorbé par ses charges et ses travaux multiples, ne demanderait pas mieux que de trouver un collaborateur dans la région du lac de Bienne. Mais l'illustre personnage n'est pas à Berne. Il réside à Roche, dans le bailliage d'Aigle. Il y remplit les fonctions officielles de directeur des salines de Leurs Excellences. Il s'est installé au château depuis l'automne 1758. Cette charge dans une paisible retraite convient à ses goûts. Tout à loisir, il peut s'adonner à la science, à la contemplation de la nature, à ses activités philanthropiques et littéraires. Tout en s'occupant de théologie, de physiologie et de médecine, il est aussi romancier et poète à ses heures ; il improvise des contes charmants, il écrit autant de lettres que Voltaire, il tient son journal intime dans plusieurs langues, se plaisant ainsi à varier ses travaux. N'écrivait-il pas, en mars de cette année, à son ami, le célèbre naturaliste et philosophe Charles Bonnet, de Genève : « Voilà mon sort fixé : je me suis choisi la direction des salines de Roche ; bénéfice médiocre à mon âge, mais bonifié par le loisir et par l'espérance d'être tout entier à moi et à mes études ». En novembre, il con-

tinue sur un ton badin : « Je n'ai guère travaillé sur la nature depuis mon établissement ici... Je n'ai fait que courir un peu et suis fort content des belles plantes que je découvre... » et l'année suivante : « J'ai mille idées sur de nouvelles plantes propres à être cultivées. J'en vais essayer une qui supporte l'humidité et qui sera propre à semer dans les marais les plus mauvais. Tout m'amuse et me plaît, et je ne sais si jamais je me réconcilierai avec l'inutile et, en vérité, insipide langage des villes ». (13)

Châtelain a certes saisi le moment le plus propice quand, le 21 mai 1759, encouragé par son ami bâlois Werner de La Chenal — ce dernier correspondait avec Albert de Haller et l'avait pressenti — il prend sa plume d'oie et de sa plus belle calligraphie adresse au directeur des salines la missive qui suit:

« Il y a longtemps que je me serais donné l'honneur de vous écrire, sans la crainte que j'avois de me rendre importun, mais aprenant de Monsieur de la Chenal que vous daignés m'inviter à un commerce littéraire qui m'est infiniment précieux, je saisis avec empressement l'occasion de vous témoigner mes profonds respects, et de vous prouver la haute estime que j'ai du premier savant de l'Europe.

Devant le mois prochain passer quelque tems à la Brévine, où je vis la Corralorhiza (14) il y a deux ans en abondance, je tâcherai de satisfaire à votre intention en examinant les Etamines avec toute l'attention et le soin qu'il me sera possible. Je trouvois aussi dans les environs de notre ville une Espese d'aille que je crois être l'Allium foliis teretibus, vagina bicorni, umbella pendula suavepurpurea de vôtre excellent traité sur les ailles. Si vous m'honnorés d'une réponse mon adresse est A Mr. Châtelain Candidat en médecine au Lac de Bienne à La Neuveville ». (15)

Enchanté de trouver ce correspondant bénévole, Haller lui répond sans ambages :

« Je vous suis bien obligé, Monsieur, de l'offre que vous me faites. Je vous prie de chercher les fleurs de Corallorhiza pas encore épanouies, de les passer sur le champ dans le bois même avec une aiguille, et de regarder à la loupe la structure des étamines. J'ai toujours cru y voir quatre globules transparentes. Cela reste guère probable et je ne le croirai que sur de nouvelles preuves.

Je vous serai obligé encore Monsieur des plantes sèches avec les lieux nataux que vous voudrez bien me communiquer. Je vous offre en revanche mes recueils. Je vis dans un climat

un peu différent qui a d'autres plantes et qui manque peut-être d'une partie des votres.

Les paquets seront bien adressés à Berne chez M. Zeerleder Epicier. Pour les plantes fraîches il faudrait qu'elles eussent la faveur du coche et qu'elles fussent à Berne jeudi au soir ou vendredi matin de bonne heure. Sans cet avantage je les recevrais gatées. » ([16])

Trois lettres seulement de celles écrites par le docteur Châtelain au grand Haller ont été retrouvées jusqu'ici. Elles sont d'un ton courtois, pleines de respect et de prévenances. Quel contraste avec les missives de l'érudit bernois. Celles-ci émanent d'un homme absorbé par de multiples occupations, mais tenaillé par l'ardent désir de toujours compléter son érudition, jusque dans les détails les plus minutieux. Bref, impératif, il omet facilement les formules de politesse, c'est du superflu et du temps perdu. Malgré cela, son style net et personnel ne manque pas d'un charme original. Haller devait fort bien s'exprimer en français. Il ne lui déplaisait point de versifier dans cette langue.

Le 13 août, revenant à la charge, Haller s'adresse au « licencié en médecine très savant » pour lui dire qu'il ne sait pas si Abraham Gagnebin a fait dessiner les 4 anthères de la corallorhiza, « elles ne se trouvent point dans une figure qu'il m'a prêtée et je les ai dessiné moi-même sur la mienne. Je vais faire graver mes Orchides et suis bien aise de voir mon observation confirmée par la votre ». Il ajoute : « Je vous ai prié, Monsieur, de me communiquer ce que Vous trouveriez de rare en plantes sèches. Ce sont de ces richesses qu'on partage sans s'apauvrir. » Il lui rappelle qu'il lui a offert en échange plusieurs belles plantes qu'il a ramassées sur les alpes. Plusieurs d'entre elles manquent encore à son « Enumération » ([17]) et d'autres sont de toutes neuves. « Si vous agréez ce petit commerce nous en profiterons tous deux ». Le 11 septembre suivant il remercie Châtelain pour un paquet de plantes très bien conservées et très belles. Il promet de lui en faire parvenir des siennes au bout de deux mois, il y mettra ce qu'il pense ne pas croître autour de La Neuveville. « Vous avez un emplacement favorable, ayant des marais, des pelouses échaufées et des montagnes dans votre voisinage, je ne doute pas que vous y trouviez de quoi enrichir mon Enumération ». Puis il se plaint de Housset parce que ce dernier, ayant assisté à une expérience de Jacquin, en a masqué à Haller et l'irrégularité et le dessein de lui nuire. Il s'en console à l'idée que ces ouvrages obscurs

meurent en naissant. Quand son recueil ([18]) aura paru, peut-être alors ces messieurs reviendront-ils de leurs préjugés.

Entre temps, Jean-Jacques Châtelain prépare ses examens de doctorat. Il travaille à la thèse qu'il présentera à Bâle sur le genre d'orchidacée Corallorrhiza trifida, — la Racine de corail.

Sigismond Petitmaître, médecin, peint par E. Handmann en 1739

Il demande à Haller s'il peut lui en soumettre le texte et lui communique son intention de baptiser cette plante du nom de son ami La Chenal. Haller répond qu'il sera charmé de voir cet ouvrage, mais il recommande au candidat de bien observer s'il y a effectivement deux espèces ou si peut-être la trifida n'est pas simplement une variété de la simplex « Pour le nom vous en êtes le maître et M. La Chenal en mérite bien l'honneur ».

En février 1760, Albert de Haller se réjouit de ce que la saison des plantes reviendra. Elles lui feront toujours plaisir. Il en ramassera pour son ami neuvevillois à Roche où il y a quelques petites colonies de plantes qui viennent d'Italie par le Valais. Le mois suivant, ayant reçu et examiné avec intérêt la thèse de son correspondant, il lui communique certaines critiques après l'avoir assuré qu'il lui est bien obligé de sa confiance amicale ; il la reconnaîtra par tous les moyens possibles. « J'ai lu la thèse et Vous la retourne sur le champ. Tout ce que je trouve de douteux c'est de savoir si votre espèce est différente de celle d'Allemagne, de Suède où M. Gmelin n'a vu les deux petites dents dont parle Linnaeus. Je les ai vues quoique moins sensibles sur les vôtres. » Un peu plus loin il revient à son premier avis : « Je voudrais donc si la thèse est à moi, proposer la différence des deux espèces avec un peu de doute.» Il invite Châtelain à réitérer ses recherches puisqu'il connaît le lieu natal de cette plante et de les étendre cette année aux deux Caprifolium [19] flore nigra et caerates, dont l'un se trouvait dans un des envois de plantes précédents et l'autre doit croître familièrement à La Ferrière. Haller se prépare à de nouvelles courses dans les alpes ; il espère qu'elles ne seront pas infructueuses. Il encourage le botaniste des bords du lac de Bienne à entreprendre de son côté de nouvelles explorations : « Peut-être trouverez-vous quelque chose de nouveau dans vos marais voisins ». En mai, le directeur des salines de Roche doit convenir qu'il a herborisé avec peu de succès, mais il a pourtant trouvé de quoi faire un supplément à son envoi de l'an passé. Châtelain lui ayant fait une dédicace dans sa thèse inaugurale, Haller s'en dit obligé d'avance. Et comme les travaux de doctorat sont terminés et que Châtelain a maintenant plus de temps devant lui, Haller lui propose d'accompagner leur ami commun Werner de La Chenal dans une course d'herborisation alpestre à travers le Gothard jusqu'à Mendrisio puis par le Simplon au Valais, afin d'explorer la flore de ces cols et de ces vallées :

« Pour le voyage de Mendris, s'il ne convient pas à M. La Chenal de le faire par rapport à sa santé il ne devrait pas s'imposer. S'il veut le faire moyennant votre compagnie voilà ce que je pourrai faire pour cet effet. J'ai donné en 1738 à M. Huber 50 écus de l'Empire avec lesquels il fit le tour par les Grisons, Milan et revint par le St-Godard, la Furka et la Grimsel. J'avais cru qu'une somme à peu près semblable suffiroit à M. La Chenal n'ayant pas dépensé plus dans le grand tour que j'ai fait avec M. Gesner en 1728. Si vous êtes deux les frais

iront un peu plus loin les guides étant les mêmes et vous fallant également un valet connu qui vous porte quelque papier. Je conçois bien que Votre compagnie sera très avantageuse pour le projet et je ne me bornerai pas absolument aux 50 écus proposés. Mais comme j'ai huit enfants et que par conséquent je me vois serré par le nécessaire qui s'oppose à l'utile, je ne pourois guère aller beaucoup plus loin qu'à environ 100 florins d'Empire. Je crois qu'avec cela vous ferez fort bien le voyage qui sera d'une 20e de journées à 5 flor. par jour. Les voilà pour M. La Chenal, et également pour vous :

Aarbourg, lieu de rendez-vous, ou Zofingue	*1 ½*	
Lucerne	*1*	
Altorf	*1*	
Hospital	*1*	
fourrager la vallée d'Urseren très riche	*1*	
St-Godard pour le passer à son site 4 lieux	*1*	
Bellinzone	*1 ½*	
Lugano	*1*	
Mendrisio	*1 ½*	
Rester à Mendris quelques jours		*10 ½*
Retour Iles Borromées Margosso		
Domod'ossola au plus	*3*	
Brieg	*1 ½*	
Sion	*1 ½*	
St-Maurice	*1*	
Roche	*½ j*	
Vous passés vous y reposer		
De là à la bonneville il y a	*2*	*9 ½*
à Bâle par Bienne	*3*	

Vous verrez par là le St-Godard, le Simplon qui n'a jamais été herborisé, le Valais et la Suisse transalpine.

Il n'y a aucun précipice à craindre tout étant grande route connue par les litières.

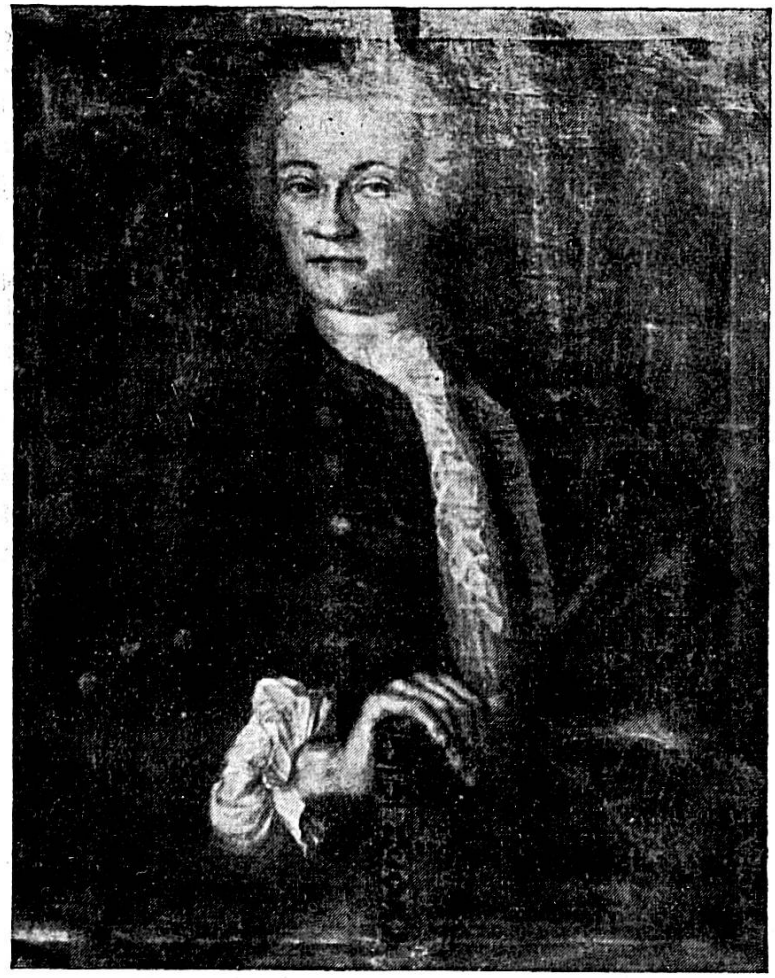
Je vous prie de vous expliquer la-dessus avec M. La Chenal. Il faudrait partir entre le 1 et le 10 juillet au plus tard. Je vous ferai toucher à Berne la somme convenue. Il vous faut absolument un porteur de confiance pour porter du papier et ne pas plaindre quelques frais pour le transport des plantes si elles abondent. Il faudrait tracer le caractère des principales sur le frais. » (20)

Châtelain parvient aisément à vaincre les appréhensions de La Chenal. Le voyage d'exploration herboristique s'effectue ponctuellement d'après le programme établi.

Vers la fin juillet, nos deux alpinistes, fatigués de leurs pérégrinations, partent à l'aube de St-Maurice pour parcourir avant la grande chaleur du fond de la vallée l'étape d'un demi-jour jusqu'à Roche. Entre d'abruptes parois de rochers, ils découvrent le toit élevé du manoir. Les façades en sont cachées par les hautes murailles dressées le long de la grande route. Le seigneur du lieu leur réserve un accueil courtois dans son jardin fleuri, aux allées tirées au cordeau, bordées de charmilles et égayées de jets d'eau. Après les avoir désaltérés, il les fait pénétrer dans les deux petites pièces qu'il s'est réservées pour ses travaux, un vrai repaire de fraîcheur. L'une d'elles est voûtée et seulement à demi-meublée, avec des tiroirs et des layettes remplis de paperasses. C'est son cabinet d'études. Par la fenêtre, on aperçoit, à travers la porte voûtée de la grande cour, ombragée par un majestueux groupe de maronniers, la cure du pasteur Décoppet, un voisin ami. Au-dessus, s'élançant à deux pas du château, les rochers se profilent contre le ciel, à une hauteur effrayante. ([21]) La Chenal et Châtelain rendent compte des frais et des fruits de leur expédition. Leurs paroles se sont envolées. Ne regrettons point de ne pouvoir connaître le résultat de leur mission. Leur rencontre avec le grand homme leur a procuré plus de bonheur que la lecture de leur rapport ne nous causerait de plaisir. Albert de Haller savait suspendre toutes ses occupations pour s'entretenir avec ses hôtes. Il était le plus aimable des causeurs, d'une activité continuelle, grâce à sa mémoire fabuleuse. Dans sa soif d'apprendre et d'enseigner, il questionnait sans cesse, racontait ses découvertes, communiquait ses observations. Il parlait de ses expériences agricoles, de ses essais de défrichement des marais, de ses études sur la marche des vents, enfin, de tous les sujets propres à captiver son incessant esprit d'observation. Il avait promis aux deux botanistes qu'ils pourraient se reposer à Roche. Combien de temps les a-t-il retenus ? Ont-ils passé une ou deux soirées à jouer au wihst, au taroc ou aux échecs, selon les habitudes de la maison ?

Quand, cinq ans plus tard, Horace-Bénédict de Saussure, âgé alors de 24 ans, vint le voir à Roche, il s'y attarda huit jours. Dans son « Voyage dans les Alpes », il fait l'éloge de son hôte : « Quelle vérité, quelle variété, quelle richesse, quelle profondeur, quelle clarté dans les idées !... Sa conversation était animée, non de ce feu factice qui éblouit et fatigue en même temps, mais de cette chaleur douce et profonde qui vous pénètre, qui vous réchauffe, et semble vous élever au niveau de celui

qui vous parle. S'il sentait sa supériorité, et comment aurait-il pu l'ignorer ? au moins n'offensait-il jamais l'amour-propre ; il écoutait les objections avec la plus grande patience, résolvait les doutes et n'avait jamais le ton tranchant et absolu, si ce



Barthelémy Himely, médecin, peint par E. Handmann en 1739

n'est quand il était question de ce qui pouvait blesser les mœurs et la religion. » ([22])

Charles-Victor de Bonstetten, l'autre grand Bernois d'alors, a tracé de Haller vieillard, un excellent portrait : « Rien de plus beau que son regard qui était à la fois perçant et sensible. Le génie brillait dans ses beaux yeux. C'était de tous les hommes que j'ai connus le plus spirituel et le plus aimable ; son immense savoir avait la grâce de l'impromptu. » ([23])

Dans une lettre, l'auteur suédois Bjornstœhls dépeint Haller comme le plus grand et le plus profond de hommes supérieurs qu'il a rencontrés : « Entouré de lilliputiens, c'est un homme trop grand et trop supérieur pour en être aimé et apprécié ainsi qu'il devrait l'être. — ... sa mémoire est quelque chose d'inouï, sa raison et sa pénétration sont incomparables, son cœur est excellent. La dimension de sa tête est très forte, son visage plein et rond, son front élevé, ses yeux bleus pleins de feu, son ton affectueux, son expression sereine et bienveillante. — Il lui échappe souvent des saillies aimables et d'un sens profond ; il est vraiment ce qu'on nomme en français un bel homme. » ([24])

Quels moments inoubliables pour nos deux voyageurs ! En face de leur hôte, dont la haute stature en imposait aussi, le temps passe sans qu'on s'en doute. L'heure du repas a sonné ; madame de Haller vient interrompre leur entretien. Fille du professeur Techmeyer, de Gœttingue, bien que fort cultivée, elle est moins bas bleu que cordon bleu. Afin de satisfaire le goût de son mari pour la bonne chère, elle veut surveiller en personne les travaux culinaires, mais, avant d'entrer dans la cuisine, elle ne manque pas de s'affubler d'un voile vert et de gants, précaution gracieuse dictée par sa coquetterie conjugale. ([25])

*
* *

A peine rentré dans ses pénates, Jean-Jacques Châtelain reprend ses investigations dans le voisinage, dans les marais de la Thièle et de la Broye, à la Montagne de Diesse, habilement entretenu dans son ardeur par les messages du grand Haller qui le remercie de l'envoi de ses paquets de plantes en le priant de multiplier ses explorations avec le retour de la belle saison. Haller songe à rédiger un petit ouvrage sur les orchis et les hieracées, à la manière de celui qu'il a publié sur les orchidés. Il presse Châtelain d'aller à leur recherche. Il lui demande ensuite de lui envoyer des espèces plus complètes encore. Pour le récompenser de ses peines, il lui promet de lui remettre bientôt le catalogue des plantes rares de la Suisse et ses der-

nières « Emendationes » ([26]) qui, assure-t-il, lui doivent beaucoup. Allusion à l'excursion fructueuse dans les Alpes, à la conscience de son travail, à ses découvertes. Châtelain remercie de l'envoi du catalogue et constate qu'il n'a pas encore reçu l'exemplaire promis des « Emendationes ». Il remet à son illustre ami un précis des plantes qu'il a trouvées dans les environs de La Neuveville : « Elles ne sont pas en grand nombre, mais il y en a de rares, comme vous pourés le voir par celles que je vous envoie ».

Préoccupé comme médecin au sujet d'un de ses patients, un magistrat de 65 ans, de tempérament colérique et sanguin, Châtelain s'en ouvre au grand savant et se permet de le consulter, car il désire savoir son sentiment et s'instruire de ses conseils. Ce magistrat a toujours mené une vie fort réglée. A l'âge de 50 ans, il s'aperçoit pour la première fois, sans savoir à quoi en attribuer la cause, « d'une intermission dans le poux avec opression ». La maladie ayant fait des progrès, de violentes pulsations vinrent se joindre aux opressions qui menaçaient souvent de le suffoquer ; cela dura un an, puis des remèdes le soulagèrent. Dès lors, il ne ressentit ces malaises que faiblement, et de temps en temps. Ils sont reparus au cours de cet été sous forme aiguë mais discontinue ; Il peut se passer des jours sans qu'il s'en aperçoive. Lorsque la crise est à son paroxisme, « le cœur frape avec tant de force la poitrine qu'il lui paroit qu'il va s'élancer dehors, le poux devient ensuite fort intermittent joint à une petite toux sèche : quel que temps après sa couleur devient jaunâtre et il se plaint d'un grand accablement. Lorsqu'il peut roter cela paroit le soulager. Il n'a plus d'opression de poitrine mais une anxiété ou mal aise dans le bas ventre avec une dureté du côté gauche sous les fausses côtes où est située la rate. » Cela n'empêchait pas le magistrat de vaquer à ses occupations. Il lui semble même que le mouvement le soulage. L'appétit reste assez bon et le sommeil tranquille lorsqu'il n'a pas ses « intermissions ». Il s'est toujours trouvé bien de la saignée et des évacuations. Le médecin se demande si c'est un polype ou plutôt une hypocondrialgie. Ne se croit-on pas à une scène du « Médecin malgré lui » ? La réponse est assez dilatoire « il est fort difficile de conseiller dans ces sortes de cas ». Haller recommande un remède bien simple et qui peut faire assez de bien, c'est la crème de Jonke à 2 dragées par jour, avec autant de sucre, continué pendant quelques jours. Mais il se garde d'un diagnostic et doit laisser le docteur Châtelain assez perplexe. Nous doutons de l'effet du

remède, car il n'en est plus question dans la correspondance vouée tout entière à la botanique.

Châtelain s'est rendu plusieurs fois au Châtelat, au cours de l'été 1761 pour y chercher la Lentibularis minor, mais ses efforts sont restés infructueux. Il attribue cet insuccès à la grande sécheresse de cet été-là et au fait que l'on a « mundé » les fossés où elle pouvait croître. En compensation, le Betalanana s'y trouve en abondance. Haller est bien aise de découvrir dans un envoi de son ami la Plantago armanthos, que Gesner a également cueillie au bord du lac. Il prie Châtelain de ne pas oublier l'Androsace, qui doit être assez commune dans la région ; elle doit l'éclairer sur un doute. En février 1762, il reprend la plume pour écrire au « célèbre médecin de la Bonneville » et le prier de lui cueillir dans la nouvelle saison le Geranium fuscum ([27]) dont les prés hauts du pays de Diesse sont remplis et d'en bien observer la couleur et le caractère. Une plante alpine trouvée par Scholl sous Chasseral lui ferait bien plaisir comme aussi l'Allium ombelle pendula. Il ajoute : « Vous ne pourriez me faire plus de plaisir qu'en songeant à moi dans vos courses, je ne vous oublierai pas de mon côté ». Une aussi charmante invite du plus grand savant du monde n'est-elle pas irrésistible dans sa douce candeur ? L'on conçoit que Châtelain ne songe même pas à se dérober. Il part tout de suite en campagne, mais malgré ses investigations, il n'arrive pas à dénicher un seul Géranium fuscum. Haller s'en étonne et lui répond qu'il ne comprend pas où il se cache car il est très commun dans les petits bosquets des montagnes de Diesse, dans les Aria major et dans les prés. Il le prie, à la campagne prochaine, d'en faire une description exacte, car il existe à Roche un Géranium gris de lin qu'il s'agit de différencier du Géranium fuscum. Et Haller de terminer sa missive par ces mots d'encouragement : « Ce billet accompagnera l'Emundation IV que mon fils vous enverra. Je vous prie de me continuer ce que vous trouverez encore. J'ai bonne opinion de votre situation. M. Gagnebin croit y avoir trouvé la Litere album ou Anis de Chatron. Les marais peuvent avoir quelque chose aussi ». Or, malgré son zèle, Châtelain n'arrive pas à satisfaire le pressant désir de son correspondant. Le Géranium fuscum ne se laisse pas déceler aux environs de Diesse et de la Praye. Il doit avouer, il est vrai, n'avoir pu s'y rendre qu'une seule fois, étant tombé malade quelques jours plus tard, ce qui l'empêcha aussi de faire le voyage de la Brévine où il l'avait trouvé il y a quelques années. Il envoie en revanche l'Allium suavepurpu-

reum. Haller est déçu mais remercie tout de même non sans répliquer que le « Géranium fuscum est fort commun sur la montagne de Diesse dans les petits bois d'Aria dont les prairies

Albert de Haller (gravure de Haid, d'après Studer)

sont toutes pleines ». On sent qu'il a peine à réprimer un mouvement d'humeur, car sa patience est à bout. Il doit penser à part lui que le bon docteur ne sait plus même trouver de l'eau dans le lac. Il se retient pourtant et lui écrit qu'il serait obligé s'il voulait faire quelques courses dans les districts qui n'ont

pas été parcourus, comme dans la prairie de la Sagne ou même à la Chaux-de-Fonds où il y a de belles plantes dans les marais.

Mais pour l'instant, le docteur Châtelain a d'autres préoccupations, car il est plus absorbé par ses malades que par les plantes. Il ne s'est pas laissé décourager par la réponse laconique à sa première consultation médicale ; il revient à la charge, car il ne peut se retenir de communiquer au grand Haller un cas des plus singuliers, et qu'il croit unique, survenu il y a environ huit mois à une dame proche parente, comptant 45 printemps. Seconde et pittoresque parenthèse dans ces billets de correspondance essentiellement botanique. Eveillée soudain au milieu de la nuit par un rêve agité, cette dame sentit une douleur sourde au bras droit. Elle n'y prit point garde, supposant qu'elle s'était peut-être couchée dessus en dormant. Mais le matin, s'étant levée, elle aperçut des traits sur la manche de sa chemise, à l'endroit où son bras avait été endolori, ces traits ayant la forme de petites croix. Les ayant comptées, elle en trouva 52. Pendant le jour, il en parut encore 53. Son mari croyant que ces marques pouvaient provenir de quelque corps étranger, lui fit mettre une autre chemise, toute neuve. Quatre jours plus tard, il s'en forma 48, toujours à la même place ! La dame changea une troisième fois de chemise : il en reparut encore. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'elle les a vues se former. Un point paraissait d'abord. Aussitôt ce point formé, il en sortait quatre rayons formant une espèce de croix de couleur noire, comme si on les avait tracées avec du crayon et marquées des deux côtés de la toile. On a lessivé cinq ou six fois cette manche, on l'a savonnée jusqu'à l'user sans que cela en ait diminué la couleur. Enfin, ce qui rend l'explication de ce phénomène encore plus difficile, c'est que les plis de la chemise qui étaient directement sur le bras ne sont pas marqués, mais seulement ceux qui sont dessous. Châtelain suppose qu'il s'agit d'une sudor colorata et prie son correspondant de lui marquer s'il le croit aussi et s'il en sait des exemples. Haller répond en deux phrases : « L'histoire des croix ne laisse pas que d'être singulière. J'en chercherais l'origine dans la chemise même, dont les filets toujours en croix auront figuré une fausse raye en croix ». C'est tout. Le savant n'a pas risqué de compromettre sa réputation ; pour la seconde fois, il a éludé le problème. L'énigme subsiste. Qu'en dirait aujourd'hui la Faculté ou un psychiâtre ? Etait-ce le démon de midi ?

Quant à Haller, il ne se perd point en conjectures et revient à ses moutons. Le temps où il travaillera à son Enuméra-

tion s'approche, car il est en train d'achever un autre ouvrage. « Je serai bien aise alors de laisser quelque chose d'aussi complet qu'il sera possible ». Pour cela, il doit pouvoir compter sur le zèle de ses collaborateurs. Deux ans plus tard, rentré à Berne, il travaille encore à son Enumération. Il a besoin d'éclaircissements au sujet d'un tragopogon hybride que Châtelain lui avait adressé en disant l'avoir cueilli à la Colombière. Comme cette plante est rare et que dans la copie sèche, le savant ne peut plus bien la discerner, il prie son ami de lui en fournir la description et la couleur. Il l'informe que son ouvrage paraîtra dans deux ans au plus tard : « Comme c'est la dernière année que je pourrai profiter de mes amis, je me recommande à vos soins ». Il se demande s'il n'y aurait pas, dans les roseaux le long de la Thièle, le Sonchus altis, très reconnaissable par sa hauteur, ressemblant au reste à celui des champs. « En navigant le long des marais, ne trouverait-on pas quelque graminée nouvelle ou du moins rare citoyenne ? » Il rappelle aussi qu'il y a dans les champs de Nods une ombellifère fleurissant en juin et que lui-même lors de son passage en 1731 n'avait pas reconnue.

Haller se demande encore si le lys blanc — Lilium candidum — est bien spontané au Schlossberg comme le lui a affirmé son collaborateur neuvevillois. Sur la confirmation de Châtelain, Haller écarte ses doutes. A son tour Linné admet ce fait, en se basant sur la publication de son ami bernois. L'article de Linné indiquant le lys blanc comme naturel sur le rocher du Schlossberg tombe alors sous les yeux du pasteur Jean-François Imer, ([28]) — l'introducteur du ver à soie à La Neuveville — qui ne peut y croire. Tout en reconnaissant que cette fleur, entièrement conforme au lys du Levant, pousse en effet parmi les ruines d'une terrasse des jardins de l'ancien château des princes-évêques, il est persuadé qu'elle a dû être plantée autrefois. Il en fait l'observation au docteur Châtelain qui finit par se ranger à son opinion et à reconnaître l'erreur partagée par les deux botanistes de renom. Le lys blanc n'a poussé dans les parterres du Schlossberg qu'à l'état de naturalisation, comme la Lavandula vera, disparue à son tour. Quant au beau Lilium bulbiferum, il est encore assez abondant sur les rochers à l'ouest du château.

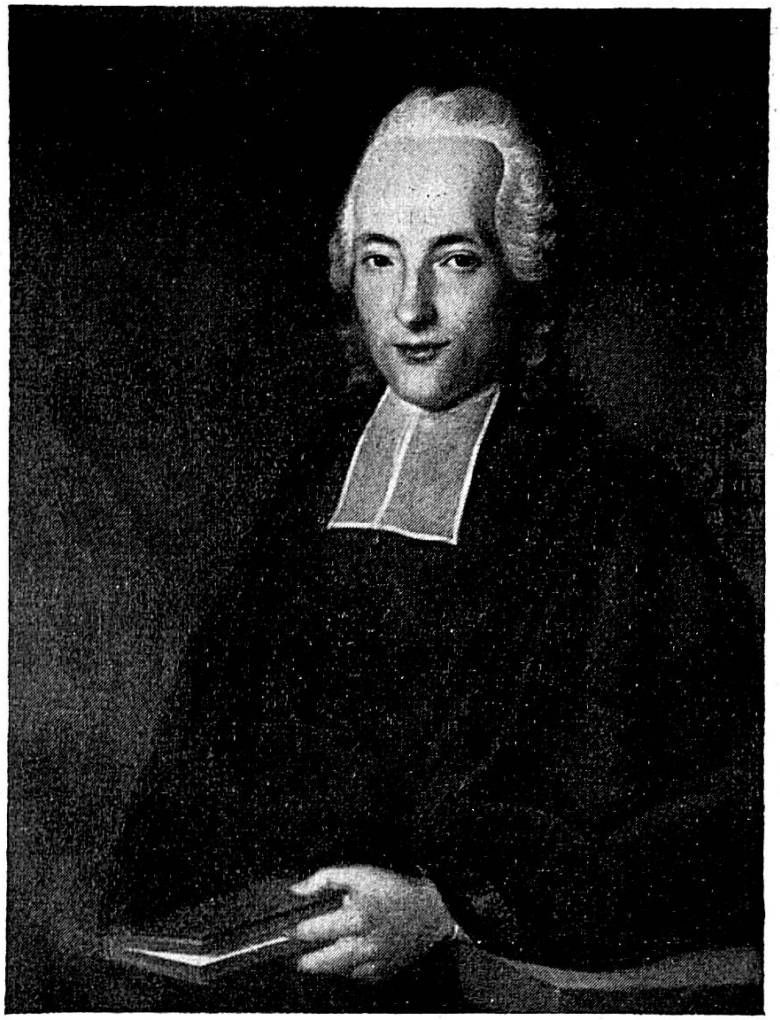
Dans une notice manuscrite sur La Neuveville, datant de 1825, Jacob-Georges Tschiffeli mentionne aussi l'erreur commise par Châtelain et confirme les rectifications faites par le pasteur Imer. Il trouve, pour son compte, que le règne végétal,

à La Neuveville, n'offre rien de remarquable. La grande pervenche, l'ornithogale jaune, le cyclamen d'Europe et le lilas commun croissent sur les bords du torrent de la Combe, au nord-ouest du Schlossberg. Sur le revers nord d'une roche qui domine la Combe, Tschiffeli a trouvé le pied de lion argenté qui ne reparaît plus jusqu'au sommet du Chasseral. A peu de distance du torrent, il a découvert dans un taillis de hêtres, une abondance de jolies perce-neige à grandes cloches — Galanthus nivalis — et dans un taillis de chênes, une quantité de beaux lys orangés — Lilium croceum — plus hâtifs que ceux de nos jardins et à fleur plus régulière que le bulbifère. ([29])

Les Neuvevillois doivent-ils cet intérêt contagieux pour la flore du pays à Châtelain, ou au promeneur solitaire de l'Ile-de-St-Pierre prêchant le retour à la nature ? Il est pour le moins surprenant que ni Châtelain ni Haller ne mentionnent dans leur correspondance l'illustre amateur de botanique. Malgré leur penchant commun pour cette science, malgré les relations entretenues par Jean-Jacques Rousseau avec Abraham Gagnebin et ses visites à La Ferrière, malgré son séjour de près de trois mois à l'Ile même, en 1765, les deux combourgeois de Berne et de La Neuveville n'en soufflent mot. Veulent-ils l'ignorer pour complaire à Leurs Excellences ? Non, Haller est trop indépendant pour craindre leur réprobation. Il explique du reste son attittude à l'égard du philosophe dans une lettre à son ami Charles Bonnet, de Genève : « Votre Rousseau me paraît un fanatique affectant la singularité, privé d'ailleurs volontairement du culte divin, et peut-être même de la lecture des Livres saints et livré à des mécontentements perpétuels qui ont aigri ses esprits ». Puis, faisant allusion à l'arrêt de bannissement de Genève et à la condamnation du « Contrat social » et de l'« Emile », il ajoute : « Non, je ne brûlerais pas Rousseau, mais je ne lui accorderais jamais la liberté, qu'il ne donnât caution de ne plus écrire que sous la censure d'un corps sensé de théologiens. C'est plus que vendre du poison, que de priver le genre humain des ressources que la religion lui fournit ; et le moins qu'un prince doive au peuple, c'est de fermer la boutique de l'empoisonneur. Leurs Excellences l'ont simplement fait sortir de leurs terres : encore a-t-il trouvé un grand parti qui parle en sa faveur ». ([30])

Haller ne réprouve pas seulement la doctrine du citoyen de Genève, il en veut à tout philosophe qui bat la religion en brèche. Il n'est pas plus tolérant ni plus tendre pour le seigneur de Fernex, qui lui rend bien la monnaie de sa pièce, car leur

antipathie est réciproque. ([31]) Haller confie à Bonnet, dans un autre billet : « Les Voltaire et les Rousseau, tous les philosophes de nos jours, ne sont que des enfants qui soufflent contre une tempête ». ([32]) On comprend donc pourquoi Haller ne propose pas à Châtelain de lier commerce avec l'autre Jean-Jac-



Le Pasteur J.-F. Imer, peint par E. Witz

ques. On comprend moins pourquoi Châtelain ne dit rien du célèbre personnage dans sa correspondance. Lui qui, au début de sa carrière, recherchait avec avidité le commerce des savants, n'est-il plus le même ? Ou Rousseau a-t-il réussi à lui échapper, quand il voulut aller le voir à l'Ile de St-Pierre, comme il s'est dérobé à tant d'autres visiteurs trop curieux et sans gêne ? Dès leur arrivée, il s'éclipsait de sa chambre,

située au premier étage de la maison du Receveur. Il prenait la clef des champs en descendant par une trappe placée entre la porte et le fourneau de catelles vertes. L'escalier dérobé donnait dans la chambre de famille, où se passa la célèbre soirée des adieux, la veille de son départ.. (33)

Quoiqu'il en soit, à partir de cette époque, de pittoresques pavillons de plaisance ont été construits, soit dans les vignes, soit aux jardins de Vaux, hors de la petite ville. Ils sont enclos de hauts murs entre lesquels l'on plante les essences les plus diverses, les plus rares et les plus parfumées du règne végétal. En rentrant de ses pérégrinations d'herboriste dans la région du Pilouvis, du ruisseau de Vaux, de la Combe ou du lac des Fées, caché sous un bosquet de chênes à l'ouest du Schlossberg, après être descendu par la cascade aux sentiers bordés de pervenches, Jean-Jacques Châtelain devait aimer à s'arrêter dans l'un de ces jardinets pour y deviser devant la porte, avec son propriétaire, assis à l'ombre d'une glycine, interrompant une lecture ou sa rêverie, tout en se reposant d'avoir cultivé ses plates-bandes.

Notes

1) Voir : Actes de la Société d'Emulation 1877 p. 298-306, Kohler X. « Albert de Haller et son influence sur le mouvement scientifique dans le Jura ».
Voir aussi : Thurmann J. : « Abraham Gagnebin de la Ferrière », 1851, p. 97-98.
1921, p. 65-80, Schenk A. : « Heilmann de Bienne et le fief noble de Ronchâtel ».
1931, p. 79-95, Schenk A. : « Georges-Auguste Liomin ».
1933, Schenk A. : « Georges-Auguste Liomin ».
1939 et 1940-41, Me Bernard Gagnebin : « Histoire de la famille Gagnebin ».

2) Emmanuel Handmann, artiste-peintre (1718-1781), à Schaffhouse de 1735 à 1739, à Paris de 1740 à 1742, en Italie de 1743 à 1746 puis à Berne. A Berne, il fit le portrait d'Albert de Haller. Voir : « Die Bildnisse Albrecht v. Hallers » par A. Weese, édité en 1909 par A. Francke. N° 18 « Le Savant » d'après Handmann.

3) Sigismond Petitmaître, fils de Théodore, né le 2 septembre 1703, docteur en médecine, décédé le 30 juillet 1795. Il épousa en 1728 Susanne-Marie née Imer, sœur du banneret Frédéric Imer-Ballif de Perrière. Handmann fit les portraits de ces 2 couples de même que celui du Maîtrebourgeois et médecin Vincent Ballif, âgé de 66 ans.

4) Barthelémy Himely, fils de Barthelémy et de Babille née Daxelhofer, né à La Neuveville le 11 mars 1712, médecin, épouse le 10 août 1739 Anne-Marie Himely. Décédé le 27 avril 1800. Handmann fit les portraits des deux jeunes mariés.

5) Citons les portraitistes Barth, en 1745, D'lander, en 1760, Emmanuel Witz, en 1766. Plusieurs portraits datant de 1752, 1768, 1782 et 1784 ne sont pas signés.

6) Jean-Jacques Châtelain, fils de Jean-Jacques, membre du Grand Conseil et de Rose, née Chiffelle, est né le 15 février 1736 à La Neuveville, où il fut baptisé le 19 du même mois, avec comme parrain Jean-Pierre Chiffelle et comme marraine Anne-Marie, fille du boursier Cunier. Une sœur du docteur Châtelain, Anne-Rose, née le 16 mars 1742, épousa le 13 janvier 1772 Jean-Jacques Gascard. (Renseignements fournis par M. Paul de Quervain, archiviste de la Bourgeoisie de La Neuveville.)

7) Ces lettres acquises par la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne, avec d'autres papiers provenant du doyen Bridel, comprennent 12 lettres d'Albert de Haller à Jean-Jacques Châtelain, de mai 1759 à juin 1766 ; 1 lettre du professeur d'Annone, de Bâle, né en 1728, décédé en 1804, collectionneur de monnaies et de curiosités naturelles (voir : D. H. B. S. et Lutz : Basl. Bürgerbuch.) à Jean-Jacques Châtelain, du 9 mai 1758 à Montpellier ; 1 lettre de Barthelémy Himely du 1er août 1758, de La Neuveville, à Jean-Jacques Châtelain, licencié en médecine, à Paris ; enfin 1 lettre de Robert de Limbourg, médecin au collège Liégeois de Rome, du 6 août 1759, à Jean-Jacques Châtelain, licencié en médecine, à La Neuveville. Concernant Robert de Limbourg, voir : Biographie nationale, publiée par l'Académie royale de Belgique, t. XII, fasc. 1 Bruxelles, 1892.

8) Lettre d'Himely à Châtelain du 1er août 1758.

9) Le docteur J.-J. Châtelain est nommé conseiller le 2 février 1764. De 1771 à 1777, il fonctionne comme boursier puis il reprend la charge de conseiller. Il est élu maîtrebourgeois le 9 mai 1789. Il succède dans cette fonction au docteur Crette, nommé châtelain de La Neuveville par le prince-évêque de Bâle. Pour permettre à Châtelain de revêtir sa nouvelle charge, son beau-frère J.-J. Gascard démissionne comme boursier. Après une interruption due au régime de l'époque française, Châtelain reprend les fonctions de maîtrebourgeois le 9 septembre 1814. Le 31 janvier 1817, il démissionne comme maîtrebourgeois « en charge » pour rester jusqu'à sa mort maîtrebourgeois « reposant ». (Rens. P. de Quervain.)

10) Voir note 8.

11) Concernant Albert de Haller, voir :
Chavannes. H. de : Biographie de Albert de Haller, seconde édition. Paris, Librairie de L.-R. Delay, 2 rue Tronchet, 1846. (Abréviation : Ch.)
Hirzel. Dr Ludwig: Albrecht v. Hallers Gedichte. (Préface) Frauenfeld 1882.
Irsay. St. d' : Albrecht von Haller, eine Studie zur Geistesgeschichte der Aufklärung. Georg Threme, Leipzig 1930.
Dübi. Heinrich : Der Briefwechsel zu Voltaire u. Haller im Jahre 1759. Francke 1910.
Tobler. Prof. Gustav : Albrecht von Haller als Salzdirector, 1902. Separatdruck für's Schweizer-Haus, Jahrgang I N° 25, 1902.

12) Frédéric-Salomon Scholl, 1708-1768. Docteur en médecine à Bienne, cousin du grand Haller ; épouse Catherine Wildermeth. Le peintre Dolfus a fait son portrait en 1744.

13) Ch. p. 194/195.

14) La Corallorhiza est mentionnée dans les lettres de Haller à Châtelain des 25 mai 1759, 13 août 1759 et 29 février 1760. La Flore du Jura de Godet (1853) attribue ce nom générique à Haller et l'orthographie comme lui : Corallorhiza Haller. Cet auteur traduit le nom spécifique de Corallorhiza innata par Corallorhize de Haller, mais ne cite aucune station de cette plante aux environs de La Neuveville.
La Flore de Schinz et Keller appelle la seule espèce du genre Corallorrhiza : Corallorrhise ou Racine de corail.
Selon la flore moderne de Binz et Thommen, le genre d'Orchidacées Corallorrhiza est de la création de Châtelain. Cet ouvrage signale en outre la synonymie : C. trifida Châtelain = C innata R. Br. (Voir : lettre de Haller à Châtelain du 29 février 1760.) Ces renseignements m'ont été obligeamment communiqués par M. Marcel Joray, recteur du progymnase de La Neuveville.

15) Lettre de Châtelain à Haller, du 21 mai 1759. Cette lettre, comme deux autres de Châtelain à Haller, des 26 juillet 1761 et 23 novembre 1762, sont déposées à la Bibliothèque de la Ville de Berne. Hist. Helv. XVIII, Band 18, 1759, Band 20, 1761, Band 52, 1760-63 N° 179. Voir : « Register zur Briefsammlung von Albrecht v. Haller in der Stadtbibliothek. » zusammengestellt von Dr Franz Thormann. Beilage zum Bericht der Stadtbibliothek über die Jahre 1933-1935.

16) Lettre de Haller à Châtelain du 25 mai 1759.

17) Haller fait allusion à son histoire des plantes helvétiques, « Historia stirpium Helvetiae indigenarum », la plus riche flore de l'Europe, comprenant 2486 plantes, parue à Berne, en 1768. Dans cette lettre, Haller mentionne le Chèvrefeuille Lonicera Godet cite lonicera caerulae dans les marais de Lignières et de Nods. Dans la même lettre, Haller men-

tionne aussi la Gentiana utriculosa = Gentiane à calice renflé, rare en Suisse occidentale. (Rens. M. Joray.)

18) Ouvrage cité sous Note 17.

19) Caprifolium, un Chèvrefeuille qui ne se trouve en Suisse qu'à l'état de cultures et qui n'est plus cité par les flores modernes. (Rens. M. Joray.)

20) Lettre de Haller à Châtelain du 25 mai 1760.

21) Ch. p. 87.

22) Le Conservateur Suisse, Extrait du « Voyage dans les Alpes » par M. de Saussure t. IV, p. 378. Ch. p. 115.

23) Ch. p. 117.

24) Ch. p. 125.

25) Ch. p. 119.

26) Il s'agit certainement des corrections que Haller préparait pour la troisième édition de sa grande physiologie : « Primae linae physiologiae » publiée en 1765 avec trois préfaces en latin, la troisième datée : Rupe helvet. d. 22 Nov. 1764.
La section neuvevilloise de la Société jurassienne d'Emulation possède un exemplaire de cet ouvrage. Il provient d'une bibliothèque contenant des œuvres littéraires (en particulier une forte belle édition de Clarisse Harlowe, de Richardson, traduction française), historiques, des récits de voyages, des livres de science et une encyclopédie médicale, bibliothèque léguée par le docteur Abraham-Charles Châtelain, de La Neuveville, né le 16 sept. 1789. Il est possible que ce volume ait été donné à Jean-Jacques Châtelain par le grand Haller. Il ne contient malheureusement aucune dédicace ni aucune inscription manuscrite.

27) Ce nom spécifique n'est déjà plus cité par l'ancienne flore de Godet.

28) Fils de David Imer-Gallandre, châtelain du Schlossberg (1741-44), grand bailli d'Erguel (1745-60), Conseiller Aulique dès 1757, derechef châtelain du Schlossberg, 1761-1777. Jean-François Imer, né le 1er février 1744 ; fut consacré pasteur en 1764 à La Neuveville. Il épousa Charlotte née Gibollet ; il est décédé à La Neuveville le 11 décembre 1822. Voir : Revel, Cyprien : Notice biographique sur Jean-François Imer. Neuveville. J. Grœub 1859 14 p. 8..., en outre Almanach généalogique suisse VII. 1943. p. 260-276.

29) Voir en outre : Germiquet. J. : Le Schlossberg. VI. Planches vasculaires. L'Emulation jurassienne, revue mensuelle. 2me année, mai 1877. p. 156.

30) Ch. p. 199.

31) Ch. p. 83 et s.

32) Ch. p. 201.

33) Voir : « L'Ile Saint-Pierre ou l'Ile de Rousseau », un opuscule de Sigismond Wagner et des Extraits de J.-J. Rousseau, publiés avec une introduction et des notes par Pierre Kohler (voir illustrations p. 66 et 74 et texte p. 73-77). Collection « Vieille Suisse », Lausanne Ed. Spes.
La chambre de Rousseau, avec son poêle vert et la trappe donnant autrefois sur la chambre du Receveur, vient d'être restaurée de même que 2 chaises et une table ancienne qui s'y trouvaient à l'époque de Rousseau. Le lit actuel a été offert par la Société des amis de J.-J. Rousseau, de Genève. La chambre du Receveur n'existe plus. Elle a été supprimée pour permettre l'agrandissement des cuisines de l'hôtel.